L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX—No. 73 rue de Chartres.

LA LOUISIANE.

MERCREDI MATIN, 14 JUILLET.

FEUILLETON.

L'AMIE DU ROI.

ROMAN HISTORIQUE.

Par Armand LAFOINTE.

XVII

Le capitaine Waldo n'avait eu aucune peine à faire remettre à Larose la lettre de la comtesse Paula ; il la lui avait envoyée par un de ses hommes, celui dont les allusions étaient les moins suspectes.

La lettre était pressante et devait mettre la patience à l'oreille de Larose, si, comme l'avait affirmé Waldo, le Français était soucieux des intérêts de son maître. Le lecteur sait que, sur ce point, Waldo n'avait rien exagéré.

Larose n'ignorait pas qu'on ne rend des services qu'à la condition d'y être poussé par un mobile quelconque. Il se demanda donc aussitôt quel mobile faisait agir la comtesse Paula.

Le confident de la Gardie n'était point un sot, mais il ne savait rien des intrigues de la cour, et la demande resta sans réponse.

—Je suis bien bon, se dit-il, de me casser la tête à chercher une chose probablement introuvable pour moi. Le plus simple est de me rendre au château et d'écouter ce que la comtesse Paula peut avoir à me dire. Du diable si avec toute sa finesse de femme elle me tire les vers du nez ! Je n'ai rien à perdre, et, peut-être, ai-je quelque chose d'intéressant à apprendre.

Et, sans plus réfléchir, Larose se présenta chez la comtesse.

Celle-ci avait sans doute donné ses instructions à ses domestiques, car, dès que le soldat eut décliné son nom, il fut introduit dans le salon que nos lecteurs connaissent déjà.

La douce température qui régnait dans l'appartement et le grand luxe de tapisseries, de meubles en bois précieux, de miroirs de Venise qu'on voyait appendus le long des murailles, jetèrent un instant l'indécision dans l'esprit de Larose.

La comtesse Paula, qui le contemplait curieusement, crut qu'il n'osait pas avancer.

—Approchez, mon ami, lui dit-elle de sa voix la plus douce.

Larose ne se le fit pas dire deux fois.

N's'approcha de la cheminée, en face de laquelle se tenait la comtesse.

—Ma foi, madame, dit-il gaiement, c'est avec plaisir. Dieu qu'il fait bon ici !.... Avec un peu d'illusion et en tournant le dos à la fenêtre, on pourrait se croire en France.

—Vous êtes le soldat Larose, l'ami, le compagnon de M. de la Gardie ?

—Je suis un peu tout cela, madame, et, de plus, son serviteur.

—Oui, je sais votre affection que vous portez à M. de la Gardie, et c'est précisément parce qu'il s'agit de ses plus chers intérêts que j'ai voulu vous voir.

—Je vous écoute, madame.

—Un grand danger menace la comtesse de Brahé, fiancée de M. de la Gardie ; voulez-vous m'aider à lui faire tenir une lettre qui l'avertira de ce danger ?

—Oubli ! fit Larose à part, soyons prudent !

Et répondant à la comtesse, il dit ; Je le voudrais, madame, que cela me serait impossible.

—Comment !

—Je ne sais pas plus que vous où est Mme Elbé.

La comtesse s'accouda sur la cheminée et, appuyant sa tête sur sa main, d'une blancheur éblouissante, fine, délicate, petite ; une vraie main de comtesse. Dans cette attitude un peu abandonnée, son regard cherchait à se magnétiser le soldat.

C'inspel baissa les yeux.

—Monsieur Larose, dit la comtesse avec un sourire, je vous prévieme que vous venez de mentir pas mal pour un homme qui a les yeux aussi francs que les vôtres. Il y a très courageusement que vous n'avez pas l'habitude du mensonge et que....

Larose l'interrompit.

—Je vous trompe, n'est ce pas ?

—J'en suis certaine.

—Eh bien, madame, j'en conviens, et je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi. Je ne me familiarise pas avec le mensonge. C'est vrai ; un honnête garçon n'a pas besoin de mentir.... si ce n'est pas lorsqu'on lui pose une question à laquelle il ne peut répondre. Oui, je sais où se trouve madame Elbé, mais je ne puis vous le dire.

—Pourquoi ?

—Parce que ce secret n'est pas le mien.

—Prenez garde, mon ami, la conservation de ce secret peut causer la mort d'Elbé. Songez à la terrible responsabilité qui pèserait sur vous si ce grand malheur se réalisait.

—N'y croyez-vous, madame ; la comtesse de Brahé a près d'elle des gens dévoués, et aucun danger ne peut l'atteindre, pas même votre main, en supposant, ce qu'à Dieu ne plaise, que votre main soit une main ennemie !

—Il ne s'agit pas de moi, dit vivement la comtesse, qui ne voulait pas que Larose pût concevoir le moindre soupçon de sa conduite ; Elbé est mon amie, et c'est l'amitié seule qui me guide. Elle est en danger, des gens dangereux, des gens que n'arrêteront aucunes considérations sont à la recherche d'Elbé.

Cette affirmation parut tout à fait invraisemblable à Larose.

—Par le temps qu'il fait ! s'écria-t-il. Ah ! les pauvres gens ! je les plains bien sincèrement.

La voix du soldat était railleuse et incrédule.

La comtesse vit qu'elle n'avait pas fait un pas dans la confiance de Larose. Elle voulut essayer d'un autre moyen.

—Je vous affirme, dit-elle avec un ton de sincérité bien joué, qu'il y va de la vie de ma chère Elbé !

—Vraiment ! fit Larose, prenant à son tour un air très sérieux. Comment, madame, on tue donc les femmes en Suède maintenant ? Et qui se charge de cette vilaine besogne ?

Mais la comtesse évita de répondre.

—Gardez votre secret, M. Larose, dit-elle, puisque ma sollicitude vous porte ombrage. Je n'insiste pas. Seulement, je vous demande de faire parvenir, sous votre couvert, une lettre à M. de la Gardie. J'espère que le ladinger que je signale lui apparaîtra plus sérieux qu'à vous.

—Je suis désespéré, madame ; mais je ne puis absolument rien pour votre service.

Ce refus était net et péremptoire.

La comtesse pensa que Waldo s'était trompé sur le compte du soldat ; que celui-ci était sans doute intéressé et qu'elle aurait raison de ce personnage avec de l'argent.

Elle sortit une bourse de sa poche et l'offrit à Larose.

—Prenez, lui dit-elle, ceci est pour vous. A sa grande surprise, Larose fit un pas en arrière.

—Je n'ai rien à vendre, madame ! répliqua-t-il avec beaucoup de dignité.

La comtesse insista.

—Si ce n'est pas assez.....

Ce serait beaucoup trop s'il s'agissait de payer un valet. Mais le soldat qui a suivi, par amitié, Fontus de la Gardie jusque dans vos neiges, n'en est assez riche pour l'acheter, pas même vous, madame la comtesse. Les hommes de mon pays se donnent corps et âme, ils se donnent tout entiers, à la vie, à la mort ; mais ils ne se vendent jamais !

La comtesse jeta la bourse sur la cheminée.

—Je vous admire, dit-elle, et j'envie M. de la Gardie. Qu'a-t-il donc fait pour avoir à ses ordres un pareil dévouement ?

—Ce qu'il a fait ? s'écria Larose avec enthousiasme et comme s'il eut voulu laisser déborder de son cœur la grande affection qu'il portait à son chef.

Mais il s'arrêta subitement et dit avec le plus grand calme :

—Rien, madame. Il est Français comme moi. Nous avons guerroyé ensemble : lui officier, moi soldat ; nous avons couché sur la même paille, bu à la même gourde, mangé le même pain, et.... voilà pourquoi, ajouta Larose en souriant, le capitaine Fontus de la Gardie et le soldat Larose sont en Suède à l'heure qu'il est.

Il y avait une loyauté, une franchise et en même temps quelque chose de si crâne et de si décidé dans l'allure et les paroles du Français, que la comtesse reconnut immédiatement qu'il ne fallait rien lui cacher.

Elle brisa le sceau de la lettre qu'elle destinait à la Gardie, et, la tendant à Larose, lui dit :

—Lisez !

Larose hésita.

—Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-il.

—Cela vous convaincra de la grande confiance que j'ai en vous.

Larose prit la lettre.

—Je la lirai donc, madame, ne fût-ce que pour vous prouver qu'il n'y a point chez moi un parti pris de vous être désagréable.

Il parcourut des yeux la missive de la comtesse. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, sa figure, toute joyeuse d'habitude, s'assombrissait et prenait un caractère sérieux, tragique même.

Tous surpris des révélations que lui apportait le papier qu'il tenait à la main, il s'arrêta un instant et contempla la comtesse pour voir si tout cela n'était pas une comédie.

—Lisez jusqu'au bout, dit celle-ci.

Larose acheva la lecture.

Il y eut un moment de silence.

—Est-ce tout ? dit enfin Larose. Le roi..... le prince..... amoureux de Mme Elbé ? tous les deux courant à sa poursuite.....

—Rien n'est plus vrai ! Oui, le prince, le roi lui-même sont amoureux de la comtesse de Brahé ! Le roi est parti ce matin accompagné d'un de ses gentilshommes, et le prince va partir dans quelques instants.

—Si cela était vrai, madame, cela serait grave en effet, et mon maître aurait le plus grand intérêt à le connaître. Donnez-moi la preuve et j'expédie immédiatement cette lettre à M. de la Gardie.

—La preuve ! fit la comtesse.

Elle resta un instant toute songeuse.

—Tenez ! dit-elle tout à coup, cette preuve que vous demandez, je vais vous la donner. Je tiens à ce que le soldat Larose soit bien convaincu que la comtesse Paula est loyale en ses paroles.

Elle sonna un des coins de la tapisserie, agrasa un ressort et une porte invisible s'ouvrit.

—Pas un mot, pas un geste, pas le moindre bruit, dit-elle, car vous et moi serions perdus.

Il parcourut tous les coins un long corridor sombre et arrivèrent en face d'une porte que la comtesse ouvrit avec beaucoup de précaution. Une simple tapisserie les séparait de l'appartement où se tenaient le prince Charles et ses compagnons. Le bruit des voix arrivait nettement à leurs oreilles.

—Allons, messieurs, en route ! disait le prince ; il s'agit de rattraper le roi, qui a beaucoup d'avance sur nous.

—Est-on parti pour la poursuite ? demanda M. d'Arnas.

—Nous ne pouvons tarder à l'apprendre. Soyez tranquilles, Messieurs, pour n'inspirer aucun soupçon, et attendez-moi dans la plaine, à l'entrée du village.

—Laissez-moi ! dit Larose à part, soyons prudent !

Et répondant à la comtesse, il dit ; Je le voudrais, madame, que cela me serait impossible.

—Comment !

—Je ne sais pas plus que vous où est Mme Elbé.

La comtesse s'accouda sur la cheminée et, appuyant sa tête sur sa main, d'une blancheur éblouissante, fine, délicate, petite ; une vraie main de comtesse. Dans cette attitude un peu abandonnée, son regard cherchait à se magnétiser le soldat.

C'inspel baissa les yeux.

—Monsieur Larose, dit la comtesse avec un sourire, je vous prévieme que vous venez de mentir pas mal pour un homme qui a les yeux aussi francs que les vôtres. Il y a très courageusement que vous n'avez pas l'habitude du mensonge et que....

Larose l'interrompit.

—Je vous trompe, n'est ce pas ?

—J'en suis certaine.

—Eh bien, madame, j'en conviens, et je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi. Je ne me familiarise pas avec le mensonge. C'est vrai ; un honnête garçon n'a pas besoin de mentir.... si ce n'est pas lorsqu'on lui pose une question à laquelle il ne peut répondre. Oui, je sais où se trouve madame Elbé, mais je ne puis vous le dire.

—Pourquoi ?

—Parce que ce secret n'est pas le mien.

—Prenez garde, mon ami, la conservation de ce secret peut causer la mort d'Elbé. Songez à la terrible responsabilité qui pèserait sur vous si ce grand malheur se réalisait.

—N'y croyez-vous, madame ; la comtesse de Brahé a près d'elle des gens dévoués, et aucun danger ne peut l'atteindre, pas même votre main, en supposant, ce qu'à Dieu ne plaise, que votre main soit une main ennemie !

—Il ne s'agit pas de moi, dit vivement la comtesse, qui ne voulait pas que Larose pût concevoir le moindre soupçon de sa conduite ; Elbé est mon amie, et c'est l'amitié seule qui me guide. Elle est en danger, des gens dangereux, des gens que n'arrêteront aucunes considérations sont à la recherche d'Elbé.

Cette affirmation parut tout à fait invraisemblable à Larose.

—Par le temps qu'il fait ! s'écria-t-il. Ah ! les pauvres gens ! je les plains bien sincèrement.

La voix du soldat était railleuse et incrédule.

La comtesse vit qu'elle n'avait pas fait un pas dans la confiance de Larose. Elle voulut essayer d'un autre moyen.

—Je vous affirme, dit-elle avec un ton de sincérité bien joué, qu'il y va de la vie de ma chère Elbé !

—Vraiment ! fit Larose, prenant à son tour un air très sérieux. Comment, madame, on tue donc les femmes en Suède maintenant ? Et qui se charge de cette vilaine besogne ?

Mais la comtesse évita de répondre.

—Gardez votre secret, M. Larose, dit-elle, puisque ma sollicitude vous porte ombrage. Je n'insiste pas. Seulement, je vous demande de faire parvenir, sous votre couvert, une lettre à M. de la Gardie. J'espère que le ladinger que je signale lui apparaîtra plus sérieux qu'à vous.

—Je suis désespéré, madame ; mais je ne puis absolument rien pour votre service.

Ce refus était net et péremptoire.

La comtesse pensa que Waldo s'était trompé sur le compte du soldat ; que celui-ci était sans doute intéressé et qu'elle aurait raison de ce personnage avec de l'argent.

Elle sortit une bourse de sa poche et l'offrit à Larose.

—Prenez, lui dit-elle, ceci est pour vous. A sa grande surprise, Larose fit un pas en arrière.

—Je n'ai rien à vendre, madame ! répliqua-t-il avec beaucoup de dignité.

La comtesse insista.

—Si ce n'est pas assez.....

Ce serait beaucoup trop s'il s'agissait de payer un valet. Mais le soldat qui a suivi, par amitié, Fontus de la Gardie jusque dans vos neiges, n'en est assez riche pour l'acheter, pas même vous, madame la comtesse. Les hommes de mon pays se donnent corps et âme, ils se donnent tout entiers, à la vie, à la mort ; mais ils ne se vendent jamais !

La comtesse jeta la bourse sur la cheminée.

—Je vous admire, dit-elle, et j'envie M. de la Gardie. Qu'a-t-il donc fait pour avoir à ses ordres un pareil dévouement ?

—Ce qu'il a fait ? s'écria Larose avec enthousiasme et comme s'il eut voulu laisser déborder de son cœur la grande affection qu'il portait à son chef.

Mais il s'arrêta subitement et dit avec le plus grand calme :

—Rien, madame. Il est Français comme moi. Nous avons guerroyé ensemble : lui officier, moi soldat ; nous avons couché sur la même paille, bu à la même gourde, mangé le même pain, et.... voilà pourquoi, ajouta Larose en souriant, le capitaine Fontus de la Gardie et le soldat Larose sont en Suède à l'heure qu'il est.

Il y avait une loyauté, une franchise et en même temps quelque chose de si crâne et de si décidé dans l'allure et les paroles du Français, que la comtesse reconnut immédiatement qu'il ne fallait rien lui cacher.

Elle brisa le sceau de la lettre qu'elle destinait à la Gardie, et, la tendant à Larose, lui dit :

—Lisez !

Larose hésita.

—Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-il.

—Cela vous convaincra de la grande confiance que j'ai en vous.

Larose prit la lettre.

—Je la lirai donc, madame, ne fût-ce que pour vous prouver qu'il n'y a point chez moi un parti pris de vous être désagréable.

Il parcourut des yeux la missive de la comtesse. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, sa figure, toute joyeuse d'habitude, s'assombrissait et prenait un caractère sérieux, tragique même.

Tous surpris des révélations que lui apportait le papier qu'il tenait à la main, il s'arrêta un instant et contempla la comtesse pour voir si tout cela n'était pas une comédie.

—Lisez jusqu'au bout, dit celle-ci.

Larose acheva la lecture.

Il y eut un moment de silence.

—Est-ce tout ? dit enfin Larose. Le roi..... le prince..... amoureux de Mme Elbé ? tous les deux courant à sa poursuite.....

—Rien n'est plus vrai ! Oui, le prince, le roi lui-même sont amoureux de la comtesse de Brahé ! Le roi est parti ce matin accompagné d'un de ses gentilshommes, et le prince va partir dans quelques instants.

—Si cela était vrai, madame, cela serait grave en effet, et mon maître aurait le plus grand intérêt à le connaître. Donnez-moi la preuve et j'expédie immédiatement cette lettre à M. de la Gardie.

—La preuve ! fit la comtesse.

Elle resta un instant toute songeuse.

—Tenez ! dit-elle tout à coup, cette preuve que vous demandez, je vais vous la donner. Je tiens à ce que le soldat Larose soit bien convaincu que la comtesse Paula est loyale en ses paroles.

Elle sonna un des coins de la tapisserie, agrasa un ressort et une porte invisible s'ouvrit.

—Pas un mot, pas un geste, pas le moindre bruit, dit-elle, car vous et moi serions perdus.

L'ordonnance sur le paiement des taxes municipales.

Plusieurs erreurs s'étant glissées dans notre compte-rendu, nous reproduisons le texte officiel de l'ordonnance sur le paiement des taxes :

(No 2055—Série d'administration.)

Ordonnance relative au paiement des taxes arriérées, y compris celles de l'année 1873.

Il est ordonné que jusqu'au premier jour de juin 1875, le paiement des taxes de ville pourra se faire comme suit :

Les taxes de 1860 à 1870 inclusivement, entièrement en scrip, y compris l'intérêt sur les comptes de taxes et les frais avancés par la ville.

Les taxes de 1871, entièrement en scrip ; pour l'intérêt sur les comptes de taxes et les frais avancés par la ville, la moitié comptant, le reste en scrip.

Les taxes de 1873, cinquante cents par $100, comptant, le reste, $2.50 par $100 en scrip ; pour l'intérêt sur les comptes de taxes et les frais avancés par la ville, la moitié comptant et le reste en scrip.

Il est de plus ordonné que par le mot "scrip" employé dans l'ordonnance, on entend les jugements enregistrés, les certificats d'allocation, les mandats de taxes, l'argent de ville, les certificats de purée, les certificats de coroner, les certificats d'exemptions de taxes, les réclamations auxquelles une ordonnance a pourvu, jusqu'en 1874, inclusivement, avec droit de transfert.

Il est de plus ordonné que dans aucune circonstance les conditions de cette ordonnance ne seront prolongées au-delà de l'époque fixée ; que toutes les taxes qui n'auront pas été payées le premier jour de juin 1875, seront payables comptant, exclusivement.

Il est de plus ordonné que l'ordonnance No 2725, série d'administration, adoptée le 21 avril 1874, et l'ordonnance No 2915, série d'administration, adoptée le 29 décembre 1874, sont, par les présentes, rapportées.

Adopté par le Conseil de Ville de la Nlle-Orléans, le 16 février 1875.

CHARLES J. LEEDS, Maire.

Pour copie conforme :

H. F. HARDY, Secrétaire.

VAPEURS.

Pour l'été.

Mandeville et la Nlle-Orléans.
Steamers de la mal e des Etats-Unis.

Pour Mandeville, Lakelsburg, Madisonville et Covington.
Le beau steamer fin marchand
CAMELIA.
capitaine Wm. Hahover,
partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du convoi de dix heures et demie du matin ; le MARDI, à l'arrivée du convoi de 4 heures et demie du matin ; le SAMEDI, à l'arrivée du convoi de 7 heures et demie du matin.
Le LUNDI et le JEUDI, les steamers touchent à Madisonville.
Le MARDI, les steamers touchent à Covington. Retour : il quittera "Old Landing" le MARDI et le VENDREDI à 6 heures du matin. Madisonville tous les matins, le DIMANCHE et le MERCREDI soir.
Des excursions seront organisées pour le steamer partira d'el DIMANCHE matin, à l'arrivée du convoi de 7 heures, et sera de retour le soir du même jour.
Il ne sera expédié aucun fret reçu de frêt après le départ du convoi qui précèdera celui à l'arrivée duquel le steamer doit partir.
Ces steamers seront organisés à moins de mauvais temps ou de basses eaux.
C. M. SORIA,
Aux Nos 18 et 20 de la rue de l'Union.
14 mai—

Excursion régulière du Dimanche, et du Mercredi.

Pour Mandeville, Louisburg et Madisonville.
Le beau steamer à basse pression et de la Malle des Etats-Unis,
CAMELIA,
Capitaine Hanover,
fera régulièrement, le DIMANCHE et le MERCREDI, des excursions aux sundites villes.
Il partira du Lac tous les DIMANCHES, à 7 heures et demie du matin, et le MERCREDI à l'arrivée du convoi de 9 heures du matin, sera de retour le soir du même jour à temps pour prendre le convoi de sept heures et demie du soir pour la ville.
Prix : $1, aller et retour.
Pour plus de détails, s'adresser à
C. M. SORIA, Agent,
26 avril—3m Aux 26 de la rue de l'Union.
Le restaurant et la buvette aux prix de la ville, tenus par
E. FRAPART.

Vicksburg,

Départ régulier tous les SAMEDIS, à 5 P. M.
NATCHEZ.
T. T. Leathers, capitaine,
Ce bateau de première classe fera le service régulier de Nouvelle-Orléans à Vicksburg et Davis' Bend, comme il est dit ci-dessus.
A Vicksburg, il fera jonction avec les bateaux faisant les voyages réguliers de la route de Memphis, Cairo et St. Louis.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
HITE & CARLIN, 4 Théophilonias.
5août—1an

Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore Packet.

Jour de départ, tous les samedis, à 5 P. M.
Pour Fort de Russey, Barton, Norman, Alexandrie, la Rivière aux Cannes, Montgomery, Grand Ecore ainsi que tous les débarcadères intermédiaires.
Si des articles qui doivent payer différents taux de port sont envoyés dans un seul paquet, le taux le plus élevé devra être payé sur tout le paquet, mais deux (ou davantage) différents articles peuvent être payé de même port peuvent être envoyés dans le même paquet sur paiement de ce taux sur le paquet entier.
Les articles suivants sont exclus des malles : les liquides, les poisons, le verre, les matières explosives ; les livres, les brochures, les tableaux et autres publications ou dessins indécents ; toutes lettres sur les enveloppes desquelles et toutes les cartes postales sur lesquelles des épithètes grossières sont écrites, imprimées ou gravées, sur lesquelles des devises délogales sont imprimées ou gravées ; tous les arti, ces qui, par leur forme ou leur nature, sont susceptibles de détruire, défigurer ou mutiler le contenu des sacs de la malle ou toute personne employée au service de la poste.
Il n'est pas permis aux maîtres de poste d'faire crédit ni de faire une livraison avant que tout le port soit payé.
Première classe.
Sur les lettres, les paquets cachetés, les manuscrits de livres et les épreuves corrigées passant des auteurs aux éditeurs et excepté les lettres locales) sur toute la route de Nouvelle-Orléans à Grand-Ecore, ainsi que sur toutes les lettres locales déposées à des bureaux intermédiaires, 10 cents par demi once ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.
Deuxième classe.
Nº B.—Cette classe comprend tous les journaux, magasins et revues imprimés et ainsi à des époques annoncées, d'un bureau de publication connu, adressés à des abonnés réguliers.
Troisième classe.
Sec. 5. Qu'à partir du 1er janvier 1875 sur tous les journaux et publications périodiques expédiés, par la malle, d'un bureau connu ou d'une agence de publication, et adressés à des abonnés réguliers ou des agents de nouvelles, le port sera comme suit ; sur les journaux et les publications périodiques paraissant moins souvent que tous les mois et plus souvent, deux cents par livre et une fraction de livre ; moins souvent, trois cents par livre et une fraction de livre—pourvu que rien dans la présente loi ne soit interprété de manière à changer ou amender la section 99 de la loi intitulée "loi pour reviser, consolider et amender les lois qui ont trait au département du bureau de poste", et approuvée le 8 juin 1872.
Sec. 6. Qu'à dater du 1er janvier 1875 son réception des dits journaux et publications périodiques au bureau de poste, ils seront posés ensemble et le port en sera payé par un timbre spécial adhérent qui sera fourni par le maître de poste général. Ledit timbre sera apposé au dit paquet ou au sac qui le contiendra, ou sur un mémorandum constatant le dit paiement, ou autrement, ainsi que décidera le maître de poste général.
Sec. 7. Que les journaux dont un exemplaire à chaque abonné résidant dans les limites du comté où le dit journal est imprimé et publié en partie ou en totalité, passeront franc de port, mais les dits journaux ne seront pas livrés au bureau de porteurs de lettres ni aux sous-distributeurs par les porteurs, à moins de paiement de port ainsi que l'exige la loi.
Troisième classe.
Tout ce qui appartient à la troisième classe doit être payé d'avance et en plein.
N. B.—Le paiement doit se faire, d'avance, en timbres, et le poids ne doit pas excéder celui que prescrit la loi, (c'est-à-dire, quatre livres.) Les paquets pesant plus que le poids prescrit ne passeront point par la malle.
Sur les brochures, les publications faites de temps en temps, les journaux, revues et magasins passagers ; les petites affiches, les affiches, les feuilles de musique, les circulaires non cachetées, les prospectus, le manuscrit de livres et les épreuves, les cartes imprimées, les mappes, les lithographies, les gravures, les dessins, les boutures, les bulbes, les racines—1 cent pour chaque deux onces ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre livres.
Sur les livres—1 cent pour chaque deux onces ou fraction d'once. Le poids des paquets est limité à quatre onces.
Sur les circulaires non cachetées, les journaux passagers ou adressés à des abonnés réguliers—excepté les journaux hebdomadaires, qui peuvent être livrés aux bureaux de leur paiement, d'avance, de taux trimestriels réguliers, et sur les publications périodiques dont le poids n'excède pas deux onces—quand ces journaux, etc., sont déposés aux bureaux de postes de lettres, pour livraison par le bureau ou ses porteurs—1 cent chacun.
Sur les publications périodiques de deux livres, quand elles sont déposées à un bureau de postes de lettres pour livraison par le bureau ou par des porteurs ; 2 cents chacun.

Association.

BUREAUX, No 46 de la rue Vieille-Levée.

TROISIÈME ÉTAT ANNUEL.

CONFORMÉMENT aux prévisions de la Charte de la New Orleans Credit Fonder Association publiée, suivant de ses opérations dans l'année expirée le 30 septembre 1874—fin de la troisième année fiscale.

Total des bénéfices réalisés sur les hypothèques, du 1er octobre 1873 au 30 septembre 1874..... 3,249 89
Intérêt 1er octobre 1873 au 30 septembre 1874..... 5,031
Dépenses générales, taxes, Mayor, etc., du 1er oct. 1873 au 30 sept. 1874..... 3,401 26
Escompte provenant de billets payés avant l'échéance..... 241 45
8,642 31 7,261 32
Montant pour couvrir les dépenses générales de..... 1,381 0
8,642 31

L'Association a l'actif suivant :
Billets payables sous les mêmes garanties par première hypothèque et privilège de vendeur..... 89,071 39
Effets à recevoir..... 7,150 16
Propriétés foncières..... 867 84
Caisse..... 26 63
Divers débiteurs..... 2,784 70
Installations de bureaux..... 1,000 00 111
PASSIF.
Actions payées en plein..... 97,500 00
Actions payées par partie..... 5,329 00
Compte de scrip..... 4,160 00
Dividende No 1 non réclamé..... 1,579 20
Divers créanciers..... 1,787 79
Compte de dépôts..... 526 20
Surplus de l'actif..... 30,487 43 131,063

Nº On prend acte, déclarons solennellement sous serment que l'état ci-dessus est un extrait exact des livres de l'Association.
J. A. FERNANDEZ, Président.
J. A. SAULET, Secrétaire.

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE
TRANSATLANTIQUE.
SEULES LIGNES DIRECTES POUR LA FRANCE.
PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS.
LIGNE POSTALE
DE NEW-YORK AU HAVRE.
Les splendides bâtiments de cette ligne favorite partiront comme suit de l'embarcadère No 49 Rivière du Nord ou passant plus au Sud que toutes les autres lignes.
AMERIQUE, Pompile, samedi, 24 juillet.
PEREIRE, Daniel, samedi, 7 août.
FRANCE, Tranelle, samedi, 21 août.
PRIX DU PASSAGE en OR (y compris le vin)
Première cabine, $150—Seconde $90—Troisième $60—Billets aller et retour à prix réduits.
Entrepôt $22 avec aménagements à notre ligne pour tout le désossard, sans frais supplémentaires.
GEO. MACKENZIE,
Agent, 55, Broadway, New-York ; ou à
A. GRANDI, Agent,
nov—6m 6 Galles Court, Lottro H. N. O.

STEAMERS DU HAVRE
ET DE LA
NOUVELLE-ORLÉANS.
Les steamers suivants, qui sont de première classe et voyagent avec promptitude, sont expédiés de la Nouvelle-Orléans pour le Havre, directement.
ESPARTERO, CASTELLAR,
PELAYO, CORTES,
RIVERA, COLON,
QUEVEDO, (d'autres en construction.)
Ils passent la barre en tout temps, sans retard.
Pour frêt ou passage, s'adresser à
F. INGATE, agent,
No 14 de la rue de l'Union,
Nouvelle-Orléans.
8août—1an

BREMEN.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,
Prenant le service entre BREMEN et la NOUVELLE-ORLÉANS, avec escale au Havre, à Southampton et la Havane.
Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD
Reprendront le cours régulier de leurs voyages en automne.
Les jours de départ seront annoncés plus tard.
En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le frêt.
PRIX DU PASSAGE
De Brême, Southampton ou le Havre—à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans :
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 60 "
De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, ou Havre ou à Brême :
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 60 "
De la Nouvelle-Orléans à la Havane :
Chambres..... $75 en or.
Entrepont..... 30 "
Les prix de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont déterminés par les compagnies.
Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,
9août—1an Aux Nos 42 de la rue de l'Union.

Excursion régulière du Dimanche, et du Mercredi.

Pour Mandeville, Louisburg et Madisonville.
Le beau steamer à basse pression et de la Malle des Etats-Unis,
CAMELIA,
Capitaine Hanover,
fera régulièrement, le DIMANCHE et le MERCREDI, des excursions aux sundites villes.
Il partira du Lac tous les DIMANCHES, à 7 heures et demie du matin, et le MERCREDI à l'arrivée du convoi de 9 heures du matin, sera de retour le soir du même jour à temps pour prendre le convoi de sept heures et demie du soir pour la ville.
Prix : $1, aller et retour.
Pour plus de détails, s'adresser à
C. M. SORIA, Agent,
26 avril—3m Aux 26 de la rue de l'Union.
Le restaurant et la buvette aux prix de la ville, tenus par
E. FRAPART.

Vicksburg,

Départ régulier tous les SAMEDIS, à 5 P. M.
NATCHEZ.
T. T. Leathers, capitaine,
Ce bateau de première classe fera le service régulier de Nouvelle-Orléans à Vicksburg et Davis' Bend, comme il est dit ci-dessus.
A Vicksburg, il fera jonction avec les bateaux faisant les voyages réguliers de la route de Memphis, Cairo et St. Louis.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
HITE & CARLIN, 4 Théophilonias.
5août—1an

Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore Packet.

Jour de départ, tous les samedis, à 5 P. M.
Pour Fort de Russey, Barton, Norman, Alexandrie, la Rivière aux Cannes, Montgomery, Grand Ecore ainsi que tous les débarcadères intermédiaires.
NOUVEAU PAQUET-AVISE
R. HINE, capitaine ; GEO. C. HAMILTON, commis.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
N. M. CARTER, 23 rue du Camp.
HITE & CARLIN, 4 rue Théophilonias.
BRITTON & EPPLER, 196 rue Commune.
ADAMS & WORK, 9 Commercial Place.
24 fév—6m

OPELOUSAS.

Départ régulier tous les Mercredis à 5 h. P. M.
Pour Washington, Opelousas, Port Barré, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères sur l'Atchafalaya et le Bayou Courtableau.
BERTHA,
W. Burton, capitaine
J. B. Schmidt, commis.
Ce paquet laissera la Nlle-Orléans comme il est dit ci-dessus, ramènera les passagers pour tous les débarcadères du Bayou des Glaises, ramènera les passagers pour tous les débarcadères de la jonction avec le bateau A. Mumie du Bayou Sara.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
BRITTON & EPPLER,
No 196 de la rue de la Commune.
Tout frêt pour le Bayou des Glaises et à delà qué à Simmsport ou Big Bend Landing, sera transbordé.
3août—1an

POUR LES OPELOUSAS.

Départ, tous les Samedis, à 5 h. P. M
Pour Washington, Port Barré, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères de la rivière Atchafalaya et du Bayou Courtableau. Le bateau à vapeur
FLETA.
C. C. Fiske, capitaine.
J. Zeyer et Ed. Bedeaux, commis,
Il prendra de frêt et des passagers pour tous les débarcadères du Bayou des Glaises, ainsi que du frêt pour la Côte.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
HITE & CARLIN, 4 rue Théophilonias.
LOW & MCPEAKE No 46 de la rue du Camp.
14 janvier—

ARRANGEMENT D'ETE.

Paquebot semi-hebdomadaire, régulier de Bates-Rouge, Plaquemine et la Côte.
Le bateau à vapeur
LESLIE TAYLOR,
Capitaine Allen James, Chas. A. Brandt, commis, partira de la Nlle-Orléans tous les MERCREDIS, à 10 heures A. M. et tous les SAMEDIS, à 5 heures P. M. Retour : il partira de Baton-Rouge tous les JEUDIS et tous les DIMANCHES soir.
12 mai—

Paquebot de la Côte et de Lafourche, jusqu'à Thibodaunville.
Deux fois la semaine. Pour la côte et Lafourche.
Le beau à vapeur
HENRY TETE,
Capitaine J. F. Amonin,
Commis F. A. Chartier.
Départ de la Nouvelle-Orléans, tous les LUNDIS à 5 heures P. M. et tous les VENDREDIS à 10 heures A. M.
Retour : il partira de Donaldsonville, les MERCREDIS et DIMANCHES matin, il descendra la côte le jour.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
B. RIVET.
15 juillet—1an 30 rue Conti.

Pour la Côte au-dessus de la ville
La Nouvelle-Orléans, la côte et le chemin de fer de Lafourche, au Courrent et le White Hall Saw Mill.—Trois fois par semaine.—Le bateau à vapeur
MARY IDA,
Capitaine J. A. Rais ; commis E. M. Valette.
Partira de la Nouvelle-Orléans, tous les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS à 10 heures du matin. Il sera de retour les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES vers la mi-jour.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
W. J. COMAUX, 20 rue Conti.
9n al—1f

PAQUEBOT DE LA MALLE.

Pour port Kads et la Côte, au-dessous de la ville.
Départ, tous les LUNDIS, MERCREDIS et VENDREDIS, à 10 heures du matin. Pour Buras, et les débarcadères intermédiaires, et tous les mercredis prolongement au course jusqu'à Port Eads et les vendredis jusqu'à Pilot-Town. Le beau bateau à vapeur
IBERIA.
Capt. F. L. McVea, Commis, R. E. Hine.
Pour frêt ou passage, s'adresser au No 248 de la rue Carondelet, bureau de la Compagnie A. M. T. qui-1f

Association.

BUREAUX, No 46 de la rue Vieille-Levée

TROISIÈME ÉTAT ANNUEL.

CONFORMÉMENT aux prévisions de la Charte de la New Orleans Credit Fonder Association publiée, suivant de ses opérations dans l'année expirée le 30 septembre 1874—fin de la troisième année fiscale.

Total des bénéfices réalisés sur les hypothèques, du 1er octobre 1873 au 30 septembre 1874..... 3,249 89
Intérêt 1er octobre 1873 au 30 septembre 1874..... 5,031
Dépenses générales, taxes, Mayor, etc., du 1er oct. 1873 au 30 sept. 1874..... 3,401 26
Escompte provenant de billets payés avant l'échéance..... 241 45
8,642 31 7,261 32
Montant pour couvrir les dépenses générales de..... 1,381 0
8,642 31

L'Association a l'actif suivant :
Billets payables sous les mêmes garanties par première hypothèque et privilège de vendeur..... 89,071 39
Effets à recevoir..... 7,150 16
Propriétés foncières..... 867 84
Caisse..... 26 63
Divers débiteurs..... 2